

François Morellet,

un artiste π -quant

François Morellet, artiste-peintre, vient d'exposer à Tours et à Bourges.

π -piquant et π -rococo

Le projet conçu par F. Morellet pour Tours, en partenariat avec le Städtisches Museum Schlob Morsbroich de Leverkusen en Allemagne, s'avère étonnamment complet.

Le programme " π -cturaux: π -quant et π rococo", comporte une version urbaine et une exposition. Le jeu de mots croise la rigueur scientifique, elle-même déterminée par le hasard des décimales du nombre π . Déjà sélectionné pour le site Internet du Ministère de la Culture, ce projet acquiert une dimension internationale qui parvient à concilier la permanence et l'éphémère.

Voici donc le point de départ de " π -cturaux": $n = 3,141592653589...$ À partir d'un segment de droite, long de 1 mètre - qui détermine l'une des unités possibles de cette œuvre - chaque décimale du nombre π est traduite en un angle en degrés. Un segment courbe en néon correspond à chaque segment droit. Se constitue alors une grille sur laquelle viennent s'inscrire les arcs lumineux des tubes de néon bleus.

Courbes, néons et surfaces peintes et colorées, sont dénommés π rococo". Dessins et droites, créés par ordinateur, sont désignés par le terme " π piquant". L'ensemble du programme a pour titre générique " π pic-

turaux", rassemblant la grille informatique et ses développements lumineux et ondoissants.

Ainsi le système rigoureux et austère des lignes droites acquiert l'apparence poétique d'un déploiement sans fin d'étoiles lumineuses. Le point de départ de cette ligne, qui rend visible le mystère de l'infini, trouve un développement urbain à Tours, avant de se poursuivre dans d'autres institutions et d'autres villes. Le projet architectural des néons est prolongé de manière inédite par une exposition qui présente, pour la première fois, la totalité du programme " π picturaux", et offre au spectateur une autre vision de cette « œuvre ouverte », dont le développement linéaire abolit jusqu'aux frontières de l'espace.

L'exposition de Tours a accueilli plusieurs séries de toiles peintes représentant, à différentes échelles, la grille de formation du dessin " π piquant" dont chaque direction est matérialisée par une droite et prolongée jusqu'aux limites de la toile. Dépassant le cadre du tableau, ces droites forment un réseau de lignes potentiellement infinies, sur lesquelles se superposent les courbes de " π rococo". Deux développements de tubes néons, l'un rouge et l'autre bleu, sont la version concrète de " π picturaux". Ils font écho aux deux dessins muraux, qui prennent place à même les cimaises de l'espace d'exposition et sont, en quelque sorte, l'esquisse du projet.

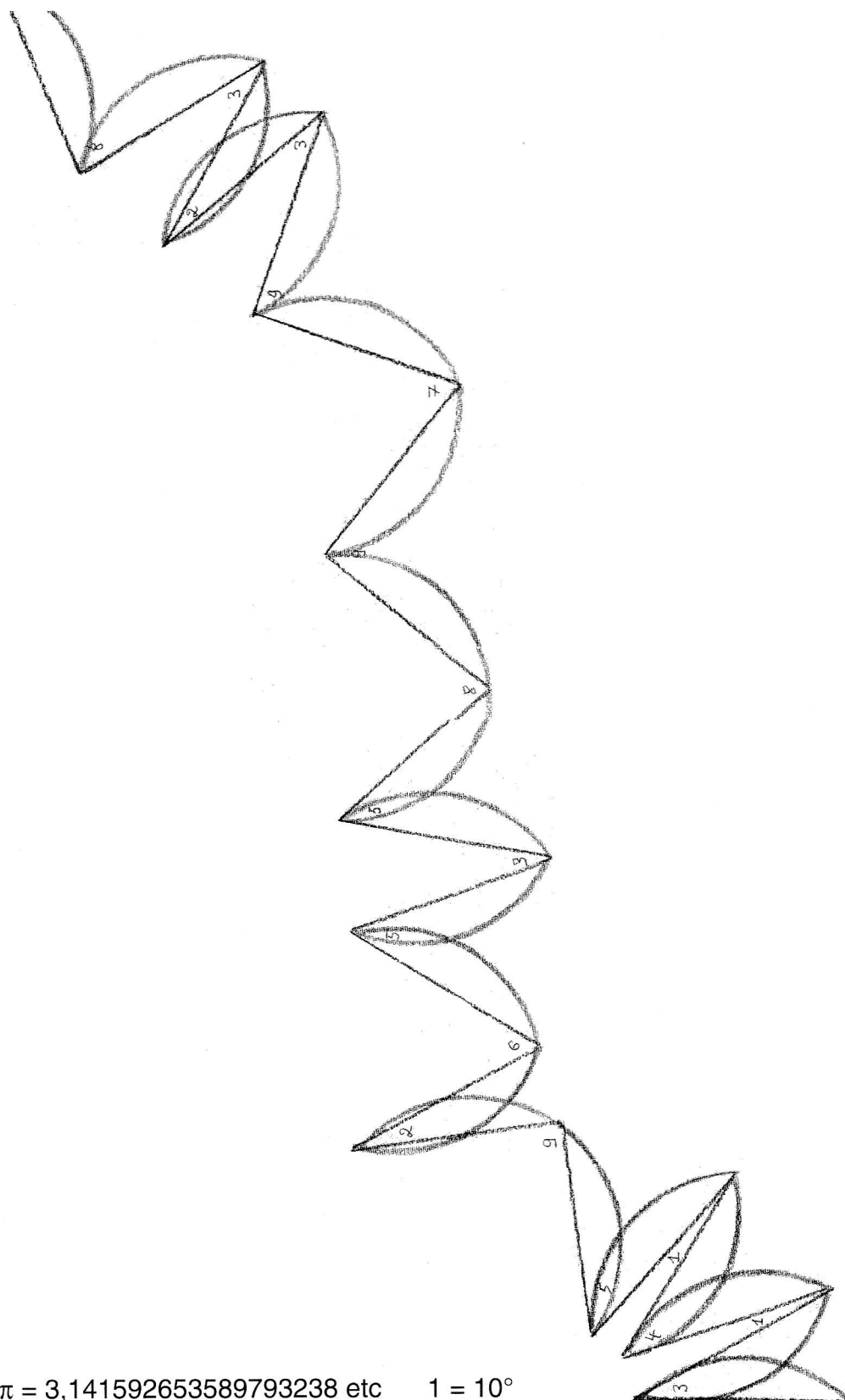
Les œuvres font apparaître les nombreuses possibilités du système

π -cturaux :

$\pi =$

3,1415
9265
3589

....



Des lignes géométriques très simples et les décimales de π inspirent les créations de ce "rigoureux rigolard".

11—

Pour aller plus loin avec des revues :

Catalogue du musée des Beaux-Arts d'Angers, 1997

La revue des Pays de Loire, n° 54, Nantes, 1997

et un livre :

François Morellet par Lemoine Serge.

Flammarion, Paris 1996.

$\pi = 3,141592653589793238$ etc $1 = 10^\circ$

"*π*picturaux" qui peut adopter plusieurs modes de transposition des décimales du chiffre 7c vers les degrés des angles: $1 = 10^\circ$ ou $1 = 30^\circ$, ou encore $1 = 45^\circ$, 60° , 90° ... Tout est jouable mais pas égal. Les étoiles du système 10 laissent la place aux triangles du système 60, qui s'éclipsent pour les carrés du système 90. Une fois ce simple choix effectué, la simple application d'un processus laisse l'artiste, comme à son habitude, heureux de constater que l'extraordinaire diversité de "*π*picturaux" ne doit rien au «génie créateur» mais s'avère, bien au contraire, totalement autonome. Alors même que les chercheurs abordent la six-cent milliardième décimale en (dés-espérant qu'il se passe «enfin quelque chose», François Morellet se réjouit de l'absolue inutilité scientifique de son invention. Affirmons toutefois (car lui-même ne le fera pas) qu'il contribue agréablement à cette recherche infinie... sur un mode artistique - combien plus attirant.

Figure emblématique de l'abstraction géométrique, François Morellet est l'un des artistes français de sa génération le plus représenté dans les collections étrangères. Né en 1926, il vit et travaille aujourd'hui à Cholet, dans le Maine-et-Loire, après avoir pendant de nombreuses années partagé son temps entre Paris et New-York. Développant son œuvre à partir de 1946, c'est au début des années 50 que l'artiste vient à l'abstraction, dans l'entourage de l'École de Paris. Tranchant pour un art systématique, il est décidé à en supprimer tout investissement personnel ou décision subjective.

Dans les années soixante, l'artiste parvient définitivement à l'élabo-

ration - consciente et amusée - d'un langage pictural proprement « impersonnel » : superpositions, fragmentations, juxtapositions et interférences, auxquelles s'adjoint le hasard. C'est à cette période que Morellet réalise ses premières *Installations*, dont de toutes nouvelles œuvres en néons. Il est l'un des premiers artistes de sa génération à considérer la source lumineuse elle-même - et non son reflet - comme matériau plastique. Comme jadis Marcel Duchamp, avec une pointe d'ironie et de scepticisme, Morellet se pose finalement la question : « Qu'est-ce que l'Art? ».

Sa réflexion s'oriente ensuite vers une intégration toujours plus forte de l'espace et du support alentours. Il s'agit de créer des surfaces et des sculptures sans limites, de libérer l'œuvre du cadre et du contexte qui la caractérisent, à l'instar du *ail-over* américain des années 50. Dans les années 80, il se consacre désormais à ce qui se passe au-delà de ses œuvres. Elles sont autant de moyens pour se référer à un espace et un contexte précis. L'artiste vise le phénomène de la muséographie et les modes de présentation, préfigurant l'évolution artistique des années 90. Il tente de porter l'attention du spectateur sur des choses qui lui échappent.

L'humour et l'amour du jeu de mots guident ses recherches selon un précepte malicieux : en faire « le moins possible ». La géométrie est le moyen de ce « moindre effort », et l'introduction du hasard - le « tout est possible » post-moderne - propose à l'artiste toutes les directions. Après avoir déjà, en 1958, utilisé le nombre π pour une série de toiles, il réitère l'usage de ce chiffre infini pour cette fois construire une œuvre de néons bleus.